Représentations de l'espace, fin du Moyen Âge – Époque moderne

Georges Tolias

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/3005>

DOI : 10.4000/ashp.3005

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 195-198

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Georges Tolias, « Représentations de l'espace, fin du Moyen Âge – Époque moderne », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 150 | 2019, mis en ligne le 11 juin 2019, consulté le 06 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/3005> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.3005>

REPRÉSENTATIONS DE L'ESPACE FIN DU MOYEN ÂGE – ÉPOQUE MODERNE

Directeur d'études : M. Georges TOLIAS

Programme de l'année 2017-2018 : *L'atlas en Occident du XIV^e au XVII^e siècle.*

Au cours de l'année 2017-2018, le séminaire a poursuivi l'étude de la production cosmographique entreprise les années précédentes, abordant cette fois-ci la question de l'avènement de l'atlas géographique en Occident. Le séminaire s'est articulé autour de deux volets : I. L'étude de l'atlas comme aboutissement des pratiques diverses, adoptées afin de parvenir à une représentation du monde sous la forme d'un recueil systématique de cartes régionales ; et II. L'étude des notions cosmographiques, cosmologiques et culturelles qu'impliquait le choix du terme « atlas ».

I. *L'avènement de l'atlas*

Après avoir étudié les genres parallèles, qui firent leur apparition au cours des XIV^e et du XV^e siècles (recueils de cartes nautiques, insulaires, chroniques universelles et cosmographies illustrées de cartes), le séminaire a exploré l'apport de la géographie de Ptolémée à la conception de l'atlas moderne. À part l'influence apparente qu'exerça le livre VIII de la *Géographie* par sa forme codicologique (un recueil de cartes présentant l'ensemble de l'écoumène), le séminaire a examiné l'apport de principes structurels implicites de la *Géographie* aux modes de la représentation de l'espace. Ont ainsi été examinées diverses pratiques mises en œuvre afin d'offrir une description analytique et une représentation du monde habité à partir de deux unités spatiales de base proposées par la géographie de Ptolémée : d'une part, les unités administratives du II^e siècle de notre ère (provinces romaines et satrapies parthes présentées dans les livres II à VII de la *Géographie*) et, d'autre part, les territoires ethnoculturels regroupant plusieurs provinces ou satrapies, représentés sur les cartes régionales qui composent la section cartographique de l'œuvre (livre VIII).

L'étude des agencements du monde retenus par les auteurs de textes cosmographiques et géographiques au XV^e siècle a prouvé que l'adoption de la structure ptoléméenne a nécessité un certain temps. Les représentations du monde proposées par la géographie des humanistes, tels Domenico Bandini (*Fons memorabilium universi*, début du XV^e siècle) et Pierre d'Ailly (*Imago mundi*, 1410) jusqu'à Enea Silvio Piccolomini (*Europa*, 1458 et *De Asia*, 1461) révèlent d'autres influences quant aux structures retenues pour la représentation du monde, surtout celles proposées par Solin, Isidore, Pomponius Mela, et même Strabon.

Ce n'est que vers la fin du XV^e siècle que l'agencement ptoléméen de la représentation du monde devait s'imposer, grâce à la prolifération de copies manuscrites et des éditions imprimées de la *Géographie* de Ptolémée au fil du siècle. Une première tentative d'insérer les savoirs géographiques du XV^e siècle dans la structure régionale ptoléméenne a été effectuée à Venise, au milieu du XV^e siècle par un auteur anonyme (Venice, Biblioteca Marciana, It. Cl. VI, 24). Suivent, en 1482, les *Septe giornate*

della geografia in terza rima, de Francesco Berlinghieri, une composition géographique moderne qui adoptait pour sa structure narrative le système régional ptoléméen dont il utilisait la totalité des cartes régionales, au nombre de vingt-six, enrichi de quatre cartes modernes. Deux œuvres géographiques nouvelles se conformant à la structure ptoléméenne devaient paraître au tournant du siècle, l'une en Italie, l'autre en Allemagne. Il s'agit de la *Geographia* de Sebastiano Compagni (composée à Venise en 1509 et restée sous forme de manuscrit jusqu'en 1557, année de sa publication à Bâle par Mario Domenico Negri) et de la *Margarita philosophica* de Gregor Reisch, parue à Freiburg en 1503 et qui connut plusieurs éditions successives.

La géographie de Sebastiano Compagni, tout en étant dépourvue de cartes, est structurée sur le modèle des 26 cartes régionales de Ptolémée. De même, la brève section cosmographique incluse dans la *Margarita philosophica* (1503) présentait le monde moderne divisé en 26 régions, tout comme la carte qui l'accompagnait, dressée d'après celle de Martin Waldseemüller. C'est dans le même milieu culturel qu'a été conçue et élaborée la nouvelle édition de la *Géographie* de Ptolémée par Martin Waldseemüller et Matthias Ringmann (Strasbourg, Johannes Schott, 1513). L'édition comprend une annexe de 19 cartes modernes saluée par de nombreux spécialistes comme le premier atlas de géographie moderne.

La voie était désormais ouverte. Plusieurs manuels de cosmographie, avec ou sans cartes, vont suivre adoptant plus ou moins fidèlement la structure régionale ptoléméenne. Le recours aux concepts régionaux ptoléméens pour la représentation des réalités géographiques modernes présentait des avantages aussi bien méthodologiques qu'idéologiques ou culturels : d'une part, il permettait de représenter de manière cohérente et homogène les entités régionales dans le cadre d'une description universelle ; d'autre part, il réactivait l'héritage de l'Empire romain et « restaurait l'antiquité » des territoires politiques modernes. À partir des années 1540, nous observons une projection (ou un transfert) systématique des régions ethnoculturelles antiques sur les régions modernes. Dans son édition de la *Géographie* de Ptolémée, additionnée de cartes modernes (Bâle, 1540), Sebastian Münster dota d'une appellation ethnique une grande partie des cartes ptoléméennes, tout en les mettant en parallèle avec les cartes des pays modernes. Le projet fut mené à son terme par les traducteurs italiens de l'ouvrage, surtout vénitiens. Une longue série d'éditeurs, de cartographes et de savants italiens (de Pietro Andrea Mattiolo et Giacomo Gastaldi, 1548 à Girolamo Ruscelli, 1561 et jusqu'à Giovanni Antonio Magini, 1596) devaient œuvrer durant les dernières décades du xvi^e siècle, pour produire l'image cartographique moderne du monde sous la forme d'une série de cartes conçues d'après le fonds régional ptoléméen. Le matériel cartographique moderne de leurs éditions devait en outre alimenter les atlas factices compilés à Rome et à Venise à la même époque, sous le titre de *Tavole moderne di geografia de la maggior parte del mondo di diversi autori raccolte et messe secondo l'ordine di Tolomeo*.

II. Les origines de l'Atlas

Ptolémée, accompagné de Marin de Tyr, figure aussi sur le frontispice du recueil de cartes de géographie moderne de Gerhard Mercator qui parut sous le titre d'*Atlas sive cosmographicae meditationes de fabrica mundi et fabricati figura* (Duisbourg,

1595), ouvrage qui dota d'une dénomination définitive les recueils de cartes géographiques. Ainsi, un dernier volet du séminaire a été consacré à l'étude de la figure emblématique proposée par Mercator dans son recueil de cartes, tout comme à l'investigation de la présence et des fonctions du titan *cœlifer* dans la culture scientifique entre la fin du Moyen Âge et le xvi^e siècle. Dans sa *Préface à l'Atlas*, Mercator explique son choix de façon circonstanciée. Inspiré par l'interprétation évhémériste des anciens mythes proposée par Diodore de Sicile et par le syncrétisme chrétien d'Eusèbe de Césarée, Mercator conçoit Atlas comme l'archétype du cosmographe, un roi-astrologue savant et avisé, le premier homme à avoir pénétré le secret de l'univers. D'après lui, imiter Atlas signifiait s'élever jusqu'à la contemplation de la machine du monde, ultime objectif de toute cosmographie.

L'enquête sur les origines des références à Atlas dans la littérature scientifique a dévoilé sa présence, en premier lieu, dans les traités astrologiques médiévaux, où le titan était présenté comme inventeur de la science astrologique, d'après les écrits de Pline, de saint Augustin et d'Isidore de Séville. Dès la fin du xiv^e siècle, on constate un regain d'intérêt pour Atlas dans les milieux culturels du premier humanisme (Pétrarque, Boccace, Salutati, Pierre Bersuire). Les humanistes puisent leur inspiration dans les écrits d'Ovide et de Boèce, s'intéressent à Atlas dans le contexte des *exempla* héroïques (les travaux d'Hercule, ou les légendes de Thésée), et proposent des images moralisées du titan comme métaphores de l'acquisition et de la diffusion de la vertu du savoir ou même de la science.

Ce n'est que vers la fin du xv^e et le début du xvi^e siècle que l'on retrouve des références à Atlas dans un contexte cosmographique. L'insertion du système mathématique ptoléméen (à la fois astronomique, astrologique et géographique) dans la conception aristotélicienne du monde est à l'origine de ces nouvelles images d'Atlas, perçu comme un axe universel. Gregor Reisch devait présenter ainsi l'*Atlas Cœlifer*, à l'introduction du livre dédié à la cosmographie de sa *Margarita philosophica* (1503), image adoptée et développée par d'autres cosmographes, comme Johannes Schoner ou William. L'inspiration, puisée cette fois chez Virgile, devait influencer aussi bien les évocations d'Atlas dans un contexte scientifique que ses représentations artistiques.

Les images de *Cœlifer Atlas* portant sur ses épaules un univers centré autour de la terre, devaient proliférer au xvi^e siècle, pendant que la réfutation du système géocentrique ptoléméen et aristotélicien rendait ses représentations obsolètes. La diffusion de l'image d'Atlas fut en effet prodigieuse. Il incarnait l'intelligence humaine de la cohérence universelle et son image emblématique était présente sur les insignes royaux et impériaux, dans les traités d'astronomie, les prophéties des astrologues et les livres d'emblèmes, ainsi que dans l'iconographie religieuse ; il décorait façades et portiques, et même des objets d'usage quotidien chez les savants, tels encriers ou presse-papiers. Mais ce sont les ouvrages d'astronomie qui ont le plus largement exploité la légende selon laquelle Atlas enseigna à Hercule la science de la sphère ; il ornera ainsi, accompagné de ce dernier, les frontispices et les pages de titre de diverses publications astronomiques. À la fin du siècle, quand Mercator retient Atlas comme titre de ses méditations cosmographiques sur la fabrique monde, l'image de celui-ci s'était largement banalisée et le lecteur instruit n'avait aucun mal à interpréter

le frontispice de l'ouvrage. Un puissant patriarche biblique, assis au sommet d'une montagne, dont l'effort n'est pas physique mais intellectuel : il contemple d'un œil expert le globe céleste qu'il tient entre ses mains tandis que le globe terrestre est posé à ses pieds, une allusion à sa méditation sur les associations entre les deux sphères.